

surdité, ni une naiserie, ni une exagération à adopter, et, qui, toujours passaient à côté de la vérité et de la simplicité”.

Voilà la catégorie d'Américaines connue des Européens. Mme Bentzon a été la première à venir les étudier dans leurs foyers. Elle a passé plusieurs mois aux Etats-Unis dans les principaux centres tant du Nord que du Sud, a fait connaissance avec les femmes les plus en vue dans les milieux sociaux et ouvriers, puis après s'être initiée à leurs œuvres, à leurs associations, à leurs idées philanthropiques, a conclu en reconnaissant franchement dans le livre qu'elle a écrit la supériorité de quelques pratiques, de plusieurs de leurs institutions sur celles de la vieille Europe. La réhabilitation ne pouvait être plus éclatante, ni venir d'une autorité plus haute et plus compétente.

C'est une joie que d'accompagner, à la faveur des *Américaines chez elles*, Mme Bentzon dans son voyage. C'est un charme que de lire cette étude sincère, vivante et documentée. Dans ces pages substantielles, d'un éclectisme rare où, à chaque ligne, l'écrivain a su mettre sa fine supériorité, l'esprit est tout à la fois subjugué par la facture noble d'un style très pur, par la vigueur des idées et par la sollicitude avec laquelle l'écrivain a su traiter la variété des sujets qui s'imposaient à elle.

Lisons ensemble, si vous le voulez bien, ce chapitre, intitulé : *Un bal d'enfants chez Longfellow*, que je détache du volume, et, dites-moi, s'il est possible d'ajouter à ces pages quelques chose de plus gracieux, de plus instructif et de plus intéressant :

“ Cette jolie fête est un exemple joyeux et tout mondain de ce que peuvent faire les femmes pour entretenir dans leur pays, et surtout dans le cœur de la jeunesse, le culte des souvenirs historiques, le patriotisme, par conséquent, car le patriotisme est fondé autant sur l'enthousiasme, que nous inspirent les richesses nationales du passé, hauts faits ou éminente personnalité de nos aïeux que sur cet instinct aveugle qui nous attache presque involontairement au sol natal.

Pendant l'hiver que je passai à Boston, une invitation à laquelle mon

âge ne me donnait aucun droit vint gracieusement me chercher. Il s'agissait d'un bal qui réunirait les enfants de Boston et de Cambridge, — les deux villes sœurs, — d'un bal travesti chez Miss Alice Longfellow, la fille du poète. Et j'acceptai volontiers, m'attendant à quelque agréable surprise, rien de ce qui se produit à Cambridge ne pouvant être banal ni indifférent.

J'avais hâte de connaître le Cambridge nocturne sous l'aspect fantastique joyeux qu'on me faisait prévoir, après mes fréquents pèlerinages en plein jour au Cambridge Académique, le reliquaire de ce qu'il y a d'ancien et de vénérable aux Etats-Unis. Si Boston, XVIIe siècle, devint la capitale politique de la colonie, Cambridge en fut la capitale littéraire. Durant la guerre de l'Indépendance, cette ville paisible et savante se transforma en un camp fortifié; l'armée américaine l'occupa onze mois de suite. Aujourd'hui avec ses collègues d'hommes et de femmes, ses avenues d'ormes incomparables bordées de jardins et de villas, elle semble dédiée par excellence à une aristocratie intellectuelle. Les maisons sont des demeures de poète, de philosophes, de savants professeurs.

Celle de Longfellow est la plus imposante, elle peut passer pour un parfait échantillon du style de la période coloniale, mais ce qui lui prête surtout de l'intérêt, c'est d'avoir été le nid où éclorèrent un à un tant de poèmes célèbres; c'est aussi, longtemps avant l'apparition d'*Evangéline*, d'avoir servi de quartier général à Washington qui, sous le grand orme de Cambridge, prit le commandement de l'armée révolutionnaire. Les petits enfants des généreux citoyens qui l'aidèrent à fonder la République Américaine, devaient danser dans les mêmes salons où lui-même ouvrit le Jour des Rois un bal mémorable, et la fête d'aujourd'hui est précisément aussi le Jour des Rois, *Twelfth Night*, comme on dit en anglais et comme le veut Shakespeare.

La neige couvrait, de même que ce jour-là, les balustrades, les portiques, le haut perron d'où l'on a eu beaucoup de peine à repousser ce tapis blanc pour livrer la place à un tapis plus chaud, qui déroulé sous la véranda, assure le passage à pied sec. Les ormes géants de l'avenue dressent dans le ciel clair où vogue la lune hivernale, luttant de splendeur avec les feux électriques, leurs noirs squelettes chargés de givre; tous les sapins du petit parc sont transformés par les frimas en arbres de Noël

où pendent en guise d'ornements des stalactites énormes.

C'est, sous le porche étincelant de lumières, une longue procession de figures informes encapuchonnées comme on ne l'est que dans les pays froids où les coquettes “ sorties de bal ” en usage chez nous ne sauraient suffire; rien n'est moins élégant qu'un vestiaire américain; les tartans, les tricots, les caoutchoucs, les *snowboots* y tiennent une place démesurée, mais ne nous arrêtons pas aux chrysalides, allons droit aux papillons.

Dès le grand vestibule classiquement décoré de bustes en marbre, Miss Alice Longfellow, semblable sous la poudre à une grande dame du XVIIe siècle, accueille une foule joyeuse d'enfants et de tout jeunes gens, portant les costumes scrupuleusement restitués des anciens hôtes du général et de Mme Washington. Dans ce qui fut leur salon, vaste pièce aux boiseries claires, près de la cheminée, au-dessous des portraits de ces deux ancêtres de la Grande République, se tiennent leurs sosies les jeunes Dana, petits-enfants de Longfellow.

Un garçon bien campé, au visage énergique, en habit bleu à revers chamois, culottes chamois dans de grandes bottes, portant des épauettes, un chapeau à cocarde noire sous le bras, l'épée au côté. Il ne lui manque que d'avoir quarante-cinq ans et six pieds de haut pour ressembler à Washington, mais la dignité un peu lourde des manières est imitée à merveille par cet adolescent qui ex-celle déjà, je le sais, à jouer la comédie. Et la jolie Marthe Washington qu'est Miss Dana, garde aussi, comme il convient, une sorte de réserve un peu hautaine dans la bonne grâce des révérences qui font bruire sa robe de damas à fleurs, relevée sur une jupe de satin. Nul n'ignore que Washington, devenu président, tenait à une étiquette qui était presque celle des Cours. Je ne suis donc nullement surprise, quoiqu'il ne soit encore que général, de l'apparat de cette réception: portes ouvertes à deux battants, introduction de chaque invité par le maître des cérémonies, Edmund Randolph de Virginie, poudré, cravaté de dentelles, des broderies au gilet sous son habit de velours. A voix haute, il nomme les nouveaux venus qui, saluant très bas, rendent leurs devoirs au Général. Combien de noms fameux sonnent à mon oreille! Le général Green; le général Lincoln; le général Reed, qui sut répondre fièrement: “ Si peu que je vaille, le roi